

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 14 SEPTEMBRE 1893.

## LE ROI DE L'AMOUR

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera prochainement la publication d'un grand roman qui fera sensation. "LE ROI DE L'AMOUR" est un drame d'une telle puissance d'émotion, de sentiment et de cœur que le retentissement en sera considérable.

Cette œuvre, unique dans son genre, renferme des situations poignantes et vraies puisées aux grands faits historiques dans lesquels la femme et l'amour ont toujours eu des rôles prépondérants.

L'auteur si sympathique s'est efforcé de mettre en relief les sentiments bons ou mauvais qui agitent le cœur humain.

"LE ROI DE L'AMOUR" est l'œuvre la plus captivante, le drame d'amour le plus émouvant qui ait été donné au public depuis longtemps.

## UNE VRAIE CANADIENNE

I

Le lendemain, comme de juste, Maurice alla prendre des nouvelles. M. d'Oberkorn lui répondit :

—L'enfant va mieux. Elle a toute sa raison, maintenant.

—Ce brave Mac-Allan... commença Cléguérec.

Le père l'interrompt en lui saisissant les deux mains, et lui dit avec une chaleur qui le montrait sous un jour tout nouveau :

—Monsieur, ne parlons pas de médecins, quant à présent. Le salut d'Irène vient de vous, qui avez fait pour elle ce que vous auriez fait pour la fille... de l'ami le plus cher. À quoi peut vous servir la reconnaissance d'un vaincu de la vie tel que je suis ? À rien, hélas ! Mais vous avez conquis cette maison et celui qui l'habite, gentilhomme français ! Je tiens à vous en assurer, et je voudrais pouvoir vous donner de même tout ce que souhaite votre cœur loyal et patriote. Le monde entier respirerait !

—Amen ! fit gravement Maurice en serrant la main de l'Allemand.

Il continuait sa route vers sa sucrerie, où son travail ordinaire l'appelait.

—Monsieur, reprit le père, excusez le caprice d'une petite fille malade. Irène m'a fait jurer de vous conduire près d'elle

si vous veniez. Faites-nous cette grâce ; cinq minutes seulement !

Cléguérec entra et ne resta que cinq minutes. On ne voulait pas le laisser partir. Il dut menacer :

—Je retourne chercher Mac-Allan. Il vous défendra de voir une âme qui vive, et, encore une fois, il vous mettra les ventouses !

—Oh ! non ; cela fait tant de mal ! soupira l'enfant. Mais vous reviendrez demain ?

—Oui, si vous me laissez partir avant que je vous aie fatiguée.

—Vous reviendrez demain et les jours suivants, tous les jours, tant que je ne serai pas guérie ?

—Je vous le promets. Vite, rentrez votre main. Il fait froid.

—Dites : parole d'honneur !

—Parole d'honneur !

—Bon, vous pouvez partir maintenant, je suis tranquille.

Maurice tint parole, bien entendu. Après chaque visite, toujours très courte, le baron le reconduisait avec cette question :

—Rèellement, vous trouvez qu'elle va mieux ?

Un jour M. d'Oberkorn dit à son voisin :

—Comme vous savez faire sourire cette enfant avec un rien ! C'est que vous êtes heureux ! Quand elle est avec moi, c'est elle, au contraire qui tâche de me faire sourire, et, parfois, j'oublie mon rôle. Comme vous êtes bon de faire semblant de vous intéresser aux bavardages d'une petite fille !

Pauvre Irène ! son père en était encore à la jupe courte !

Quelque temps après, la convalescence commencée, Cléguérec ne rencontra plus le baron. L'excellent homme vaguait à ses affaires, qui n'avaient pas gagné à la crise, tant s'en faut ! L'émigrante cousait près de sa jeune maîtresse.

—Asseyez-vous dans ce fauteuil, dans votre fauteuil, dit la malade. Débarrassez-le de votre plaid.

—Je ne vous ai pas prêté mon plaid pour tenir chaud vos meubles.

—Vous me grondez toujours ! Quand je vois votre châte en face de moi, il me semble que quelque chose de vous me tient compagnie... Pensez-vous de temps à autre que c'est vous qui n'avez empêchée de mourir ?

—Allons donc ! comme si l'on pouvait mourir dans un pays sans cimetière !

—Il y a un commencement à tout. Mon père a bâti la première maison ; moi j'aurais fait creuser la première tombe. La place est indiquée dans mon testament.

—Oh ! oh ! fit Cléguérec sur le ton de la plaisanterie ; vous avez fait votre testament ! Vous êtes une personne de précaution. Au moins j'espère que je suis couché parmi vos legs ?

Les grands yeux d'Irène se fixèrent sur lui avec cette pure et loyale intensité de regard qu'ils avaient à la moindre question de Maurice.

—Il n'y a qu'une difficulté, soupira-t-elle. Je n'ai rien qui mérite la peine d'être donné. Je suis aussi pauvre qu'une mendicante.

—Pouvez-vous dire cela ? répondit Cléguérec. Vous portez sur la tête plus d'or qu'il n'en faudrait pour dorer la Maison-Grise du haut en bas !

C'était la première fois qu'elle entendait un compliment sur sa personne. Elle rougit d'une joie naïve et demanda :

—Mes cheveux vous plaisent ?

—Ils font mieux que de me plaire, ils m'éblouissent. Jamais je n'en ai vu de pareils.

—Vraiment ! fit-elle avec un singulier sourire. Eh bien, alors, voilà votre legs trouvé.

Pendant une minute, elle garda le silence, perdue en quelque pensée mystérieuse. Un grand frisson la réveilla. Maurice prit le plaid et enveloppa les épaules de l'enfant, qui se laissa couvrir, immobile, dans une sorte d'extase ravie. Elle dit, les yeux à demi fermés :

—Comme vous êtes bon ! Mais je n'ai pas froid.

—Vous avez froid, au contraire. Je vous ai vu trembler.

Irène remua la tête sans dire quelle vision l'avait rendue frissonnante. Cléguérec continua :